

MUSIQUES



Rone (à gauche) et (La)Horde, un quatuor multitalent et visionnaire.

ROOM WITH A VIEW

ÉLECTRO
RONE

Inspiré par un projet partagé avec (La)Horde, l'électronicien retourne à ses amours minimalistes pour délivrer un message limpide : sauvons le monde !

fff

Quand le Théâtre du Châtelet a donné carte blanche à Erwan Castex, alias Rone, 39 ans, le compositeur a tout de suite pensé à faire appel à Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel, alias (La)Horde, dont il appréciait l'engagement politique et le répertoire multiple, entre danse contemporaine, installations et performances. Et, avant même les premières répétitions, il a décidé que de leur association naîtrait son cinquième album...

Nul besoin d'avoir applaudi *Room With a View*, pièce intense sur la collapsologie pour vingt danseurs, pour en apprécier la musique. Sur *Nouveau Monde*, le musicien utilise des voix prélevées dans un débat à la télévision. « Il s'agit simplement de consommer un peu moins, bordel ! » s'écrie l'astrophysicien Aurélien Barrau. « Ce n'est pas le fait de savoir ou d'être informé qui te fait changer, c'est le fait que tout d'un coup ta perception a tourné », renchérit l'écrivain de SF Alain Damasio.

Mais à part ce sampling, Rone passionné et envoûté sans rien d'explicite. Entre sonorités enfantines et délicats arrangements empruntés à la musique classique, il se pose en héritier inspiré de Michael Nyman et de Boards of Canada. En revenant à cette musique minimaliste qui l'avait fait connaître il y a dix ans, il évite les écueils de ses dernières productions, *Creatures* et *Mirapolis*, où les interprètes invités tiraient un peu trop la couverture à eux. Passé l'inquiétude et la menace de *Raverie*, *Room With a View* est traversé d'une radieuse énergie. On peut sauver ce monde. — **Erwan Perron**

| InFiné.

THE NEW ABNORMAL

ROCK

THE STROKES

□

À l'image de tant d'autres, The Strokes n'ont jamais digéré leurs fracassants débuts. Avec *Is This It* (2001), premier album justement célébré, le quintet new-yorkais fut érigé en figure de proue d'une scène rock régénérée. L'alliance du glamour – le chanteur Julian Casablancas, égérie dandy-punk indolente – et d'un son rock convoquant un New York fantasmé fonctionna le temps de deux autres albums, *Room on Fire* (2003) et *First Impressions of Earth* (2005). Mais depuis *Angles* (2011) et *Comedown Machine* (2013), le délitement est manifeste. *The New Abnormal* tente un baroud d'honneur : exil à Malibu sous les ordres du producteur star Rick Rubin, retour aux guitares fougueuses et cohésion de façade. Le mirage est de courte durée. Dès l'éprouvant falsetto clôturant *Adults Are Talking* et ses sobresauts électro-wave, le groupe tente de réactiver ses vieilles recettes rock, agrémentées d'une kitscherie années 1980 poussive ou de citations stériles (Billy Idol, Psychedelic Furs). Et l'on souffre avec Casablancas, affairé à compenser le manque d'inspiration de ses comparses par de pénibles mièvreries introspectives. L'album ne trouve jamais le ton juste. Souhaitons-leur – et à nous aussi – que ce soit le dernier.

— **Jean-Baptiste Roch**

| Sony.

Sur Télérama.fr
CONFIDENCES
POUR
CONFIDENCES,
la chronique
chanson de
Valérie Lehoux,
et DE BRIC
ET DE ROCK,
la chronique
d'Hugo
Cassavetti